

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

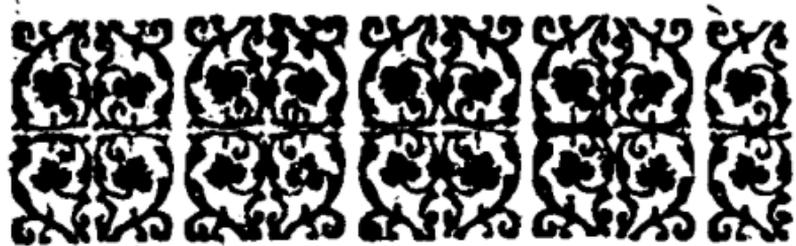
AVTRES VINGT
EPISTRES
DE SENEQUE SENA-
TEUR ROMAIN.

Reuuellement traduire.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.



SENEQVE,
DES BIENS-
FAICTS.

L I V R E I.

MONTE plusieurs & diuerſes igno-
 rances de ceux qui viuent temerairement & inconsiderement, ie ne ſçau-
 rois à grand' peine en nommer vne
 plus dangereuse (Liberal mon meilleur
 amy) de ce que nous ne ſçauons ni dō-
 ner, ni receuoir les biens-faits. Car
 de là il aduient, que les choses mal em-
 ployees, sont aussi mal acquitees : &
 de ce qu'elles ne sont pas recogneuës
 nous nous en plaignons trop tard,
 d'autant que tout cela a esté pery en le
 donnant. Et ce n'est point de merueil-
 le, si entre plusieurs & fort grand vi-

ees , il n'y en a point vn plus commun, que celuy d'vn naturel ingrat. Ce que à mon aduis se fait pour plusieurs raisons: la premiere est celle-là, de ce que nous n'essifons point personages dignes, auxquels nous faisons du bien: mais voulant constituer quelque rente, nous nous enquerons soigneusement du fonds d'heritage, & des autres moyens de celuy que voulons obliger à nous. Nous ne respendons point nos semences, sur vne terre desolee & sterile. Les biens-faits, nous les iettons plustost sans discretion, que nous ne les dōnons. Et ne scaurois bonnement dire, scauoir lequel est le plus infame, de renier, ou bien remendier vn bien-fait: d'autant que la vraye proprieté de ceste consignation est telle, qu'il ne s'en doit non plus receubir, que de bonne volonté il s'en rend. Et dequoy à la verité c'est chose fort vilaine que de s'en plaindre, pour ceste seule occasion, qu'il n'est aucun besoin, pour en descharger sa reputation, d'aucuns moyens, mais seulement de bonne affection. Car celuy qui de bon cœur recognoist, a rendu le bien-fait. Mais

comme il y a du blasme en ceux-là, qui non pas mesme de confession sont recognoissans, il y en a semblablement en nous. Nous en trouuons plusieurs, ingrats, & nous en faisons davantage : d'autant que par fois nous sommes fascheux, reprocheurs, & exacteurs : d'autres fois legiers, & qui tost apres nous nous repentons d'auoir fait plaisir : & d'autrefois grognards & prenans en mauuaise part le moindre retardement qu'il y ait. De façon que nous en faisons perdre tout le gré, non seulement apres auoir fait le plaisir, mais lors que nous le faisons. Car qui est celuy d'entre nous qui s'est tenu pour content d'auoir esté simplement prié, ou seulement vne fois ; Qui est-ce qui ne nous a pas, quand il s'est douté que l'on luy vouloit demander quelque chose, fait mauuais visage, ou tourne la teste, d'autre costé, on fait semblant d'estre empesché, & avec long propos, & dont tout expres il ne pouoit sortir, nous a osté l'opportunité de demander, & par diuers artifices n'a abusé les necessitez qui nous

pressoient? Estant attrapé au reste en quelque destroit, ou l'a differé, ou l'a craintiuement refusé, ou l'a promis, mais avec difficulté; mais comme tout refrongné, mais avec vne froide promesse, & qui ne sortoit de sa bouche qu'à regret. Personne au demeurant n'est volontiers redeuable de ce qu'il n'a pas receu, mais de ce qu'il a espreint. Quelqu'un peut-il vouloir bien à cestuy-là, qui nous a superbement ietté là le bien-fait, ou comme par despit l'a rué contre nous, ou bien estant lassé pour se tirer de fascherie, nous l'a donné? Cestuy-là se trompe qui s'attend que l'autre luy rende la pareille, lequel il a trauillé de remises, & gessné l'esperance. Le bien-fait se doit d'une semblable affection, que celle avec laquelle l'on le fait: & pour ce il ne le faut pas faire qu'avec grande consideration. Car quiconque a obtenu de celuy qui ne le vouloit point, c'est à soy-mesme qu'il en est tenu. Il ne faut pas aussi tenir les choses en longueur, pource que attendu que en tous bons offices l'on fait grand cas de la volonté de celuy qui nous les

moyenne , qu'il y va lentement , y a contrarié longuement ni mesme avec fascheuses paroles. Car comme c'est chose qui aduient naturellement , que les offences penetrent bien plus auant , que ne font pas les recognoissances : & que celles-cy s'escoulent soudainement , & qu'une memoire enracinee garde les autres soigneusement , que se peut promettre celuy qui outrage pendant qu'il oblige ? Si quelqu'un pardonne au bien-fait de celuy-là , il me semble assez recognoissant. Il ne faut point au reste , que le grand nombre des ingrats nous rende plus froids a nous acquerir des obligations. Car en premier lieu , comme i'ay desia dit , c'est nous qui l'augmentons : dauantage ni les sacrileges & contempteurs des Dieux immortels ne les peuuent pas mesmes desgouster d'une liberalité tant vniuerselle. Ils vissent de leur bonté naturelle , & temporisent : ils assistent à ceux-là mesme qui prennent leurs presens en mauuaise part. Or nous les faut-il suiure comme chefs , entant que l'infirmité humaine nous le permet. Donnons les biens-faits

Livre premier,

& n'en faisons point usure. Cestuy-là merite bien d'estre trompé, qui en donnant a eu intention d'estre recompensé. Voire-mâis ie m'en suis mal-trouué. Et nos enfans & nos femmes nous ont bien frustré de nos esperances, & nonobstant nous les esleuons, & nous les espousons : & sommes bien tant a-heurtez à nos volontez, qu'ayans esté battus, nous retournons à la guerre, & ayans fait naufrage sur mer. De combien est-il mieux seant de continuer à faire plaisir à chacun, lequel si vous essez à le faire, pource qu'il ne vous en reuient rien, vous l'avez donc donné pour en retirer quelque bien ? Faisant par ce moyen la cause des ingrats bonne, auxquels il seroit sans cela des-honneste de ne rendre point le plaisir, le pouuant faire. Combien y en a-il qui sont indignes de la lumiere ? Le iour pourtant ne laisse pas de venir. Combien en trouuez vous qui se plaignēt d'auoir iamais esté mis au monde ? Nature toutesfois propre nouvelle lignee, & souffre que ceux qui aimeroient mieux n'auoir point esté nez, soient. Cela est voire, le propre d'un

bon & genereux naturel, ne pourfui-
ure pas le gain des biens-faits, mais
seulement les biens-faits : & apres
auoir rencontré plusieurs mauuaises
personnes, en chercher tousiours
quelqu'un qui soit bon. Quelle gran-
deur y auroit-il de faire bien à plu-
sieurs, si personne ne nous deceuoit?
Et c'est alors qu'il y a de la vertu à fai-
re plaisir, ores que l'on ne nous en
deust sçauoir gré, le fruit duquel par
vn galand homme en est tout à l'in-
stant receu. Et tant s'en faut que ce
point-là nous deust estranger & ren-
dre plus retifs à vne chose tant belle,
que si l'on m'auoit retranché l'espe-
rance de pouuoir trouuer homme qui
ne se mescogneust point, ie choisirois
plustost de ne receuoir iamais plaisir,
que de n'en faire du tout point. Pour-
ce que celuy qui ne donne pas, anti-
cipe le vice de l'ingrat. Et pour vous
dire ce qu'il m'en semble, qui ne reco-
gnoist point le bien-fait, n'a pas plus
de tort que celuy qui ne le donne pas
assez tost.

2  *Viconque est resolu
De ses biens-faits espandre
Sur le peuple menu,
Il luy conuient s'attendre,
Qu'il perdra mainte esprenne,
Premier que bon se treuve.*

Dés les premiers vers vous voyez deux choses à blasmer, pource que ni ne les faut point communiquer indifferemment à toutes personnes, & n'est pas la prodigalité d'aucune chose, encore moins des biens-faits, honnestes desquels si le iugement en est hors, ils cessent d'estre biens-faits, & viennent plustost à prendre tout autre nom. Les vers suiuanz sont merueilleux, lesquels reconfortent la perte de plusieurs par vn seul qui sera bien adressé.

Voyez, ie vous prie, si cela ne sera pas encore plus vray, & plus conuenable à la grandeur de celuy qui fait plaisir, de l'encourager à donner, ores qu'il n'en deust consigner pas vn assez seulement. Car cela est bien faux de dire, qu'il en faut perdre plusieurs. Il ne s'en pert vn seul: celuy qui pert, auoit donc fait le compte. Les biens-faits, n'ont qu'vne consideration, distribuëz

seulement, s'il vous en reuient quelque chose, ce n'est pas perte. I'ay donné cela, afin de donner. Personne n'escriit ses biens-faits en son papier iournal. Ni le plus auare chercheur fait conuertir sur l'heure, ni au iour mesme, celuy à qui il a presté. Iamais l'homme de bien ne se souuient de cela, si le rendeur ne le ramentoit., autrement il excède la forme du prest. C'est vne vilaine vsure que de calculer ses biens-faits. Quelque euenement qu'ayét eu les premiers, perseuezrez d'en faire d'autres. Ce sera mieux fait de les adresser aux ingrats, lesquels ou bien la honte, ou l'occasion ou l'imitation pourra rēdre recognoissans. Ne cessez pas de donner, continuez vostre ouurage, & faites les actes d'un homme de bien. Secourez l'un de vos moyens, l'autre de vostre face, l'autre de vostre faueur, l'autre de vostre conseil, & l'autre de salutaire admonition.

3 **E**s bestes sauvages mesme se res-
sentēt du bien que l'on leur fait,
& n'y a animal si terrible que le soin
qu'on en prend n'adoucisse & n'inuite
à nous aimer. Les gouverneurs des lyōs
leur peuvēt manier la teste sās en avoir
aucun mal & le traitement qu'on fait
aux elephās gaigne tellemēt la cruauté
que l'on en tire iusques à vne obeissā-
ce seruite, de maniere que celles qui sōt
sās intelligēce & cognoissāce de la va-
leur d'un bien-fait, sont combatuēs
par l'assiduité d'un merite opiniastre.
Mais en voicy vn qui est ingrat d'un
bien-fait, il ne le sera pas d'un autre:
il en a mis deux en oubly, le troisiēme
luy reduira en memoire ceux qui en
estoiēt desia eschappez. Cestuy-là
peut bien dire avoir tout perdu, qui
tout du premier coup l'a creu. Mais
celuy qui presse & recharge les pre-
miers d'autres subsequens, il tire à for-
ce quelque grace du plus dur & vola-
ge courage. Il n'osera au reste leuer les
yeux à l'encontre de tant de plaisirs.
Quelque part qu'il se tourne pour s'en
diuertir la memoire, vous vous présen-
terez là. Enuirōnez-le de vos biēsfaits

desquels je vous diray & la vertu, & la propriété, si premièrement vous me donnez permission de toucher en passant quelque chose qui n'appartient pas beaucoup à ceste matiere. Sçauoir est, pourquoy il y a trois graces, & pourquoy toutes trois sôt elles sœurs, pourquoy se tiennent elles par les mains, pourquoy riantes, pourquoy ieunes, pourquoy vierges, vestuës d'un habillement non ferré & transparent? Quelques autres veulent que l'on cōprenne que c'est-qu'il y en a vne qui fait le plaisir, l'autre le reçoit, & l'autre le rend. D'autres qu'il y a trois manieres de biens-faits, de ceux qui nous obligent, de ceux qui le recognoissent, & de ceux qui reçoient & rendent tout ensemble. Mais de ces choses-cy tenez en pour vraye celle que bon vous sēblera. Qu'est-ce qu'un tel sçauoir nous apporte, que veut dire ceste dāce en rond, se tenāt par la main? Pour autāt que l'ordre du bien fait allāt de main en main, retourne ce neantmoins à celuy dont il est party: & perd sa gētillesse du tout, si en quelque endroit que ce soit, il est interrōpu: beau en perfectiō, s'il s'est en-

trétenu , & n'a point manqué à son tour. Elles ont la face riante , pour occasion que les visages de ceux qui moyennent du bien , doiuent estre gaillards , comme coustumierement sont ceux qui font & reçoient les plaisirs. Jeunés, à cause que la souuenance du plaisir ne doit iamais vieillir. Vierges, parce qu'ils doiuent estre à l'endroit de tous sans corruption , en pureté & toute saincteté. En quoy faisant il n'y ait rien d'accroché , ni de contraint. Elles portent doncques leurs accoustremens sans ceinture: transparans au reste , d'autant que les biens-faits veulent estre apperceus. Qu'il y ait quelqu'un iusques là afferuy aux Grecs , qui dise que cecy y soit encore necessaire , il ne s'en trouuera point pourtant , qui iage que cela appartienne aussi à ceste matiere , de sçauoir quels noms Hesiodé leur auroit baillé , s'il a appelé la plus âgée Eglé , celle du milieu Euphrosyne , & Thalie la troisieme. Chacun fait ploust la signification de ces noms comme bon luy semble, & s'efforce de la faire venir à quelque certaine raison, pendant que

Hesiodé a ordonné à ces pucelles les noms à son plaisir. E à ceste cause Homere l'a changé à vne, & l'a nommée Pafithee, & l'a voulu faire comparoistre au mariage, afin que vous sçachiez qu'elles n'ont pas esté vierges Vestales. Je trouueray quelque autre poëte dans lequel elles porteront ceinture, & vous les monstrera avec robes espesses: & conséquëment Mercure sera ensemble avec elles, non que la raison ou belles paroles recommandent le bien-faiët, mais d'autant que le peintre l'a trouué bon ainsi. Chryssippe pareillement, lequel a bien en soy ceste subtile viuacité, & penetrante iusques à la plus profonde verité, & qui ne discourt, sinon qu'entant que la matiere le requiert, & n'estend point son langage plus outre que ce qui est de besoin, pour paruenir à vne vraye intelligence, remplit neantmoins tout son liure de toutes telles fadaïses, de façon qu'il ne parle que bien fort peu de la maniere de distribuër, de receuoir, & de recognoistre les biens faits & n'entrelasse pas à son sujet des fables, mais à des fables son sujet

Car outre toutes ces choses, que He-
caton en escrit, Chryssippe raconte,
qu'il y a trois Graces, filles de Iupiter
& Eurynomé, plus ieunes au reste que
les Heures, mais de beauté vn peu plus
gentilles: estans à ceste cause donnees
à Venus pour compagnes. Il se persua-
de aussi qu'il importe fort à ce sujet
de sçauoir le nom de leur mere, & que
c'est pour ceste raison qu'elle s'appel-
le Eurynomé: d'autant que c'est à faire
à ceux qui ont vn grand & spacieux
domaine, que de departir les biësfaits:
comme si on auoit de coustume de
donner le nom à la mere apres celuy
des filles, ou bien que les Poëtes bail-
lassét les vrais noms. Et tout ainsi qu'à
celuy qui fait profession de cognoi-
stre chacun par son nom pour nous as-
sister en la recommandation d'vn
affaire, l'impudence bien souuent luy
sert de memoire: & de quiconque
il ne peut trouuer le nom, il luy en
forge vn autre. Aussi les Poëtes ne
pensent pas que ce soit chose qui
touche à la matiere, que de nommer
au vray: mais estans contraints par
necessité, ou déprauéz par la recher-

che de la beauté, ils veulent que tout chacun s'appelle ainsi, qu'il se rencontre mieux à propos pour leurs vers: & ne leur est point attribué à faute, s'ils ont voulu faire passer quelque chose par dessus leur declaration: Car le premier Poëte qui vient apres, leur commande de porter tel nom qu'il luy plaist. Ce que pour vous montrer estre vray, voicy Thalie, de laquelle nous parlons maintenant, elle est nommée en Hesiodé, Grace, & dans Homere au contraire Muse.

4

MAIS afin que ie ne commette moy mesme la faute que ie remarque en autruy, ie me deporteray de toutes ces choses lesquelles sont tellemēt hors de propos, que mesme elles n'en approchent en rien. Pourueu que me voulez soustenir en ce que i'ay voulu vn peu ranger Chrysippe, certes grand personnage, mais qui est Grec toutesfois: duquel la subtilité trop pointë se rebouche, & le plus souuent retourne cōtre soy-mesme, specialement lors qu'il semble qu'il vueille faire vn plus grand

coup, il ne fait que poindre & ne per-
ce point. Quelle subtilité au reste y a-
il en cecy? Il faut traiter des biens-
faits, & bien ordonner la chose, qui
lie principalement la société huma-
ne. Il conuient bailler vn reglement à
nostre vie, de peur que sous appa-
rence de courtoisie, nous nous plai-
sons à vne facilité inconsiderée: ou
que ceste obseruation, pendant qu'elle
cuide temperer la liberalité, qui ne
doit iamais tarir, ni pareillement
desborder, ne vienne à la restreindre
trop. Il faut enseigner aux hommes à
receuoir volontiers, & à rendre volon-
tiers, & les faire traualier, à ce qu'ils
puissent ceux, à qui ils sont obligez
par effect, éгалer non seulement en
bonne volonté, mais aussi les vaincre,
d'autant que celuy qui est tenu de re-
cognoistre le plaisir, n'en vient iamais
à bout, s'il ne le surpasse. Aux vns il
leur faut apprendre à ne rien repro-
cher, & aux autres qu'ils ne s'en font
pas assez reuanehez. A ce tant honne-
ste different de vouloir surmonter les
biens-faits, par d'autres biens-faits,
voicy cōme Chryssippe nous y veut in-
duire,

duire, disant, qu'il seroit autrement fort à craindre, d'autant que les Graces sont filles de Iupiter, que nous n'ayons reputation de n'auoir pas cōmis vn petit sacrilege, si à de tant belles pucelles l'on venoit à faire vne iniure. Plustost monstrez moy quelque chose des moyens, par lesquels ie deuienne plus liberal & recognoissant à l'endroit de ceux qui l'ont meritē entiers moy, & par lesquels les volōtez des obligés & des obligez se combattent: de façon que ceux qui ont fait pour nous, oublient, & la memoire de ceux qui doiuent, soit perdurable: Que l'on laisse au surplus toutes ces autres badineries aux Poëtes, qui n'ont autre but que de nous charouïller les oreilles, & entrelasser quelque plaisante fable. Mais ceux qui desirent de donner guarifort aux entendemens, & conseruer quelque loyauté entre les actions des hommes, & introduire la memoire des bons offices dans les entendemens, qu'ils parlent serieusement & s'esuertent à bon escient, si ce n'est que parauenture par un leger & fabuleux langage, & per-

suasions de vieilles, vous estimiez que vne chose trespernicieuse se puisse empescher, à sçauoir vne abolition generale & oubliance de tous biens-faits passez.

MAIS tout ainsi que ie passeray par dessus les choses superflues, aussi est il necessaire que ie declare, qu'il nous faut premierement apprendre ce point-là : sçauoir à quoy, ayans receu vn bien-fait, nous pouuons estre tenuz. Car l'vn dit qu'il est redeuable de l'argent que l'on luy a fait auoir, l'autre du Consulat, l'autre d'une dignité de Prestre, l'autre d'un gouuernement de Province : combien que tout cela ne soit que l'effect d'un bon vouloir, & non pas le bon vouloir. Le bien-fait ne se touche point de la main, mais se pocte dans le cœur. Il y a fort à dire entre la maniere du bien-fait, & le bien-fait. Nil'or doncques, ni l'argent ni quelque autre chose que ce soit que nous receuons de nos amis, ne sont pas biens-faits : mais c'est la bonne volonté de celuy qui nous le baille, qui l'est.

Ceux au reste qui n'y entendent rien, remarquent seulement ce qui leur viét deuant les yeux, ce que l'on donne & ce dont on se faitit : & au contraire ce qu'en effect doit estre cher & precieux, ils n'en font pas grand cas. Tout cela que nous manions, que nous regardons, & à quoy nostre conuoitise s'attache, sont choses caduques : la fortune ou quelque outrage nous les peut bien raurir : mais le bien-fait, ayant voire mesme perdu cela qui nous a esté donné, demeure toujours. Car c'est vne œuure louable, qu'effort quelconque ne peut aneantir. I'ay racheté vn mien amy des mains des corsaires, quelque autre ennemy l'a repris, & le detient prisonnier. Il ne m'a pas emmené mon bien-fait, mais l'usage de mon bien-fait. I'en ay sauué d'autres du peril de la mer, ou du danger du feu : vne maladie, ou bien quelque mal-heureuse violence me les a ostés. Le bien qui leur a esté fait ne laisse pas de l'estre sans eux. Toutes ces choses doncques qui s'attribuent vne fauce qualité de bien-fait, ce ne sont que les moyens, par lesquels-la

bonne volonté se manifeste. Le semblable se pratique en toute autre chose, que d'un costé soit l'apparence, & de l'autre la chose mesme. Celuy qui commande à vne armee, donnera à quelqu'un la chaisne, ou la couronne mure, ou ciuique, qu'a ceste couronne de si excellent en elle mesme? qu'a la robe bandee d'escarlate? qu'ont les verges & les haches? qu'a le siege pre-sidial & la carrosse? Rien de tout cela ne se peut dire honneur, mais le signal de l'honneur. Pareillement ce qui se presente à nos yeux n'est pas le bien-fait, mais la trace & la marque du bien-fait.

V'est-ce d'ocques qu'un bien-fait?
Vne amiable action donnant contentement, & qui en reçoit en le baillant, incline & de son bon gré dispose à ce faire. Et pource n'est pas le tout de ce que l'on fait, ou de ce que l'on donne, mais de l'intention. Pour autant que le bien-fait ne gist pas en ce qui est fait ou donné, mais à l'affection de celuy qui le confere. Et

par ce moyen il vous sera aisé de comprendre qu'elle grande difference il y peut auoir entre ces choses : à sçauoir que le bien-fait est tousiours bon, mais ce que l'on fait ou donne n'est ne mauuais ne bon. C'est l'intention qui donne la grandeur aux petites choses, honore les fordidés, & auilist les grandes, & dont l'on fait plus de cas. Ce que nous recherchons n'a aucune propriété ni de bien ni de mal. L'importâce est où le cœur qui en a la puissance les adresse, & lequel fait prendre aux choses telle figure qu'il luy plaist. L'argent comptant donc, ou ce que l'on nous met en main, n'est pas le bien-fait propre. Ne plus ne moins qu'aux bestes que l'on sacrifie, pour grasses, & reluisantes d'or qu'elles soient, ne consiste pas l'honneur que l'on fait aux Dieux : mais en la deuote & droite affection de ceux qui les reuerent. Et consequemment les gens de bien, voire avec vn pauvre gasteau de fourment & vne vaisselle de terre, sont religieux : les meschans au contraire ne se garantissent pas d'impie-té, combien qu'ils ayent tout enfan-

glanté les autels par grande effusion de sang.

Car les biens-faits consistoient aux choses, & non en la mesme volôté de faire plaisir, ils seroiēt d'autant plus à priser que la valeur de ce que nous receuons, seroit grande. Mais cela est faux, d'autant que souuentesfois celui qui nous a donné galamment quelque peu de chose nous oblige dauantage, qui a égalé par sa bonne volonté les richesses des Roys, qui ne nous offre pas beaucoup, mais c'est de bon cœur, qui a mis en oubly sa pauureté, pendant qu'il n'a esgard qu'à la mienne, qui n'a pas eu seulement volôté de m'aider, mais extrême enuie : auquel en me faisant plaisir estoit aduis que c'estoit à luy qu'on le faisoit : lequel me l'a donné, comme si iamais il ne s'en deuoit ressentir, & s'en est ressenty, cōme si iamais il ne me l'eust donné : lequel a empoigné & recherché l'occasion de faire mon profit. Au contraire l'on ne sçait iamais gré, comme j'ay dit, de ce qui est arraché à celui

qui donne, ou bien luy est eschappé, combien que par effect & par apparence il semble bien plus grand. Et cela nous est trop plus agreable qui procede d'une main favorable, que ce qui se donne seulement d'une pleine & large. Ce qu'il a fait pour moy est fort peu de chose, mais il n'a sceu faire davantage. Voire mais ce que cestuy-ey m'a donné est bien autre chose: mais il a long temps esté en doute, il l'a prolongé, & l'a plaine en le donnant: mais il l'a donné avec desdain, & en a fait ses monstres, & n'a pas voulu faire plaisir à celuy pour qui il le faisoit: il l'a fait pour son ambition, & non pas pour moy.

8

Les plusieurs offrans à Socrates plusieurs choses, chacun selon ses facultez. Eschine son auditeur fort pauvre, luy dit. Je ne trouue rien digne de toy, que ie te puisse donner, & par ce moyen ie me recognois estre pauvre. Et pource ie te donne le seul bien que i'ay en ce monde: c'est moy-mesme: te priant que ce present, tel

qu'il est, tu vueilles prendre en bonne part: & noter, que quand les autres t'ont donné de grands biens, qu'ils s'en sont encore réservé davantage. Auquel Socrates, Pourquoi non (dit-il) ne m'aurez-vous pas fait vn grand present, si ce n'est que par aventure vous ne vous estimez gueres? Je tiendray doncques à cela la main, que ie vous rende à vous mesme meilleur que ie ne vous ay receu. Par ce present Eschine vainquit la bonne volonté d'Alcibiade, pareille à ses richesses, & la liberalité de tous les riches ieunes hommes ses compagnons.

Oyez comme le bon cœur inuente vn suiet de liberalité, voire entre les mes-aises de pauvreté. Je me represente qu'il a dit, Tu n'as rien gagné, Fortune, de ce qu'as voulu que ie fusse pauvre: ie trouueray neantmoins à ce personnage vn present qu'il merite: & pource que tu m'ostes le moyen de luy en fournir du tien, ie le feray du mien. Et si ne

faut pas que vous pensiez, que ce fust qu'il s'estimast de peu de valeur, puis qu'il ne trouua rien qui le valust que soy-mesme. Le ieune homme de bon entendement, s'aduisa de la façon d'obliger à soy Socrates. Il faut bien discerner, non pas combien châce chose est en soy de grand pris, mais de la main de qui elle part. L'homme qui est fin & rusé, se rend de facile accez à ceux qui pretendent à choses trop grandes, & nourrit leurs folles esperances de paroles, pour en effect ne les fauoriser en rien. Mais l'intention, à mon aduis, est encore pire de celuy qui fascheux en propos & chagrin de visage, met ses moyens en euidence avec vn mescontentement d'vn chacun. Car l'on courtise & deteste-on ce pendant celuy qui est tant à son aise. Et ceux qui n'en feroient pas moins s'ils pouuoient, hayent pourtant celuy qui en vse ainsi. Comme il y en a d'autres, qui tout ouuertement tiennent l'honneur des femmes d'autruy, qui neantmoins ne font difficulté de prester les leur. Cestuy-là est lourdaut, barbare & mal-appris, & en-

Enure premiers.

tre celles qui sont mariees de complexion incompatible, qui ne souffrent que la femme s'abandonne en son chariot, & y recevant ordinairement tous les muguets, se face à la veüe d'vn chacun mener par tout. Si quelqu'vn ne s'est fait valoir, pource qu'il a vne maistresse, & ne fait porter ses faueurs à la femme d'autruy, les dames disent que cestuy-là n'est qu'vn sot, qu'il n'aime pas en bon lieu, & n'en veut qu'aux torchons. De là vient que l'adultere est estimé le plus beau mariage que l'on puisse pratiquer, aimant mieux l'vn. & l'autre demeurer en viduité que se marier : & n'est pour le present mariage bien agreable que celuy qui se fait par rapt. Apres ils s'estudient de dissiper le bien qu'ils ont ravy, & ce qu'ils ont dissipé de le ramasser avec autant d'anarice : & ne leur chaut de rien, fors que d'auoir en mespris la pauureté d'autruy & ne craindre que la leur : n'auoir apprehension d'autre mal, ne s'abstenir de faire outrage, troubler les moindres de leur puissance, & les travailler de crainte & violence. Car de voir ra-

uager les gouuernemens, & rendre vernal l'estat de iuge, apres auoir presté l'oreille à l'enchere de part & d'autre, & l'adiuger au plus offrant, ce n'est pas grande merueille. Pource que de vendre ce que vous auez achepté, c'est le droit commun d'entre les hommes.

MAIS la passion m'a trāsporté trop loin, le suiet me prouoquant à ce faire. Faisons donc fin en cét endroit, de façon qu'il ne semble pas, que ce ne soit seulement en nostre siecle, que ceste corruption se soit attachee. Nos ancestres se sont plains de cela, nous nous en plaignons de mesme, & nos successeurs s'en plaindront aussi : que les mœurs sont corrompuës, que la meschanceté regne, que les choses de ce monde vont tousiours de pis en pis, & finalement tombent à tout comble de malheur. Mais toutes ces choses demeurent en vn mesme estat, & demoureroit. Elle s'esmouueront seulement quelque peu de part & d'autre: ne plus ne moins que les vagues que

la marée approchant fait aller plus
auant, & s'en retournant les contient
resserrées en leur riuage ordinaire.
Pour le iourd'huy il se fera plus de
meschanceté en matière d'adultere,
qu'en autre chose, & la chasteté rom-
pra son mors. Tantost la fureur des fe-
stins aura plus de puissance, & la cui-
sine, destruction infame des patrimoi-
nes : vne autre fois l'excessiue parade
de nos personnes, & la recommanda-
tion effeminee de la beauté, portant
avec soy la difformité de l'esprit. Tan-
tost la liberté mal reglée aboutira en
vne insolence & temerité. Apres on
en viendra à vne cruauté particuliere,
puis publique, & à la forcenerie des
guerres ciuiles, par laquelle il n'y a rien
de sainct ni de sacré qui ne soit pro-
phané. L'on fera quelque autre fois
grand estime de s'enyurer, & ce sera
vertu que d'auoir beu extremement.
Les vices ne font iamais arrest en cer-
tain lieu, mais estans variables & dis-
cordans en eux-mesmes, se troublent
se chassent l'vn l'autre, & iouënt au
boute-hors. Il nous faudra au reste ad-
uouër tousiours vne semblable chose,

quant à nous, que nous sommes dépravés, que nous avons esté dépravés, & y adiousteray à grand regret, que nous le serons aussi. Il y aura tousiours des meurtriers, des tyrans, des larrons, adulteres, voleurs, sacrileges, & traistres. L'ingratitude seroit encore moindre que toutes ces choses. cy, n'estoit que tout ce que j'ay dit procede d'un cœur qui est ingrat, sans lequel iamais forfait quelconque ne vient à s'accroistre beaucoup. Or gardez vous de cela, comme de la plus grande faute que vous scauriez faire, & la pardonnez si vn autre y tombe comme la plus legere: Car voicy tout l'interest de l'offence: Le plaisir que vous avez fait est perdu. Le meilleur toutesfois qui y soit est sauvé, vous l'avez donné. Et tout ainsi qu'il faut bien prendre garde, que nous facions principalement plaisir à ceux qui seront pour le mieux recognoistre aussi nous ne lairrons pas de faire & de donner quelque chose à ceux desquels nous n'aurons aucune esperance: & non seulement ne iugerons pas deuoit estre ingrats, mais seront bien certains l'auoir

esté. Comme ie ne feray point de difficulté, sans autrement m'incommoder, de faire r'auoir à vn tel pere ses enfans, en les sauuant d'vn extrême danger. Ie deffendray aussi vn homme de merite, y employant de mon sang, & me mettray en hasard comme luy: & pour celuy qui ne le vaut pas, si ie le puis, en m'escriant sauuer de la main des voleurs, ie ne me repentiray point d'employer vne voix qui puisse estre salutaire à vn homme.

S'Ensuit maintenant que nous disions quels biens-faits il faut faire, & de quelle façon. Faisons premiere-ment les necessaires, & puis les profitables, & finalement les agreables & durables. Il faut au demeurant commencer par les necessaires, d'autant que ce dont despend nostre vie, touche bien autrement au cœur, que ce qui la decore ou l'accommode. Quelqu'vn pourroit estre en cet endroit assez dédaigneux priseur de ce dont aisémēt il se peut passer, & duquel il luy est loisible de dire, le ne desire aucunmēt

recevoir rien qui soit, ie me contente de ce qui est mien, & en ce faisant tu ne veux pas rendre seulement ce qui t'est présenté; mais aussi le reietter. Entre les choses qui sont necessaires, d'aucunes tiennent le premier lieu, sans lesquelles il nous seroit impossible de vivre: d'autres le second, sans lesquelles nous ne devons: d'autres le troisieme sans lesquelles nous ne voulons vivre. Les premieres de cét échantillon là sont d'estre recouru de la main des ennemis & de la furie d'un tyran, ou de l'abandon d'un massacre, & de tant d'autres hasards, lesquels bien estranges & incertains assiegent ceste vie humaine. Tout ce qu'en chose semblable nous rabattons, d'autant qu'il se trouuera auoir esté plus grand & plus formidable, de tant plus le merite que nous en acquerons sera fauorable. Car la souuenance de combien de maux ils ont esté deliurez se represente, & la peur precedente est le grand contentement du bien-fait. Non que toutesfois pour ce regard nous deuions sauuer la vie à quelqu'un plus tardiement que nous pourrions bien, afin que la longueur

Livre premier,

de la crainte accroisse le poix du bien que nous aurions fait. Les plaisirs qui tiennent le plus prochain lieu apres ceux-cy, sont ceux sans lesquels nous pouuons bien tellement quellement viure, mais de façon que la mort seroit plus souhaitable comme est la liberté, la pudicité, & le sens bien arresté. Apres cela nous tiendrons en second rang tous ceux que la proximité, le sang, l'accoustumance & longue frequentation nous rend recommandables, comme nos enfans, nos femmes nos maisons, & telles autres choses, auxquelles nostre cœur s'est si bien attaché, que de s'en voir priué il estime luy estre chose plus griesue que de sa vie propre. Apres s'ensuiuent les plaisirs profitables, dont le suiet a de la varieté & de l'estenduë beaucoup : & de ce nombre sera l'argent non pas superflu, mais amasse pour vne façon de posseder bien reglee : de ce nombre aussi sera l'honneur & l'auancement de ceux, qui pretendent à choses grandes. Car aussi n'y a-il rien de plus vtile, que de se rendre vtile à soy-mesme. Tout le reste qui n'est point de

Cette qualité vient deſia d'une trop grande abondance, qui nous rendra tout auſſi toſt delicats. Or prenons garde, qu'en ceux-cy l'opportunité les rende agreables, qu'ils ne ſoient point vulgaires, & leſquels ou bien que fort peu les ayent euz, ou que fort peu en c t âge-là les ayent encores, ou que ſi d'aventure ils n'eſtoient d'eux-mesmes de grand prix, que le temps & le lieu les face deuenir. Remarquons ce qui eſtant preſent  eſt pour donner plus grand contentement, ce qui eſt pour ſe representer le plus ſouuent   celui qui l'aura, afin qu'autant de fois qu'il le verra pres de ſoy, autant de fois il ſe ſouuienne de nous. Semblablement nous nous garderons d'enuoyer aucuns preſens inutiles: comme   une femme, ou   un vieillard des baſtons propres   la chaffe, ou   un laboureur des liures, ou   un homme de lettres des filets. Tout autant au contraire ſerons nous ſoigneux, que pendant que nous voulons faire preſens de choſes qui plaiſent, nous n'enuoyons ce qui ſera pour reprocher   un chacun ſa maladie: comme   un y-

rongne du vin, & à vn catharrex des droguerics. Car lors le present commence à estre pris à iniure, par lequel l'imperfection de celuy qui le prend se descouure.

SI nous auons beaucoup à choisir entre les presens que nous voudrions faire, chetchons principalement les choses qui seront de durce, à fin que le present soit le moins qu'il sera possible, periffable. Car il s'en trouue peu qui soiēt si recognoissans qu'ils se souuient sans le voir, de ce qu'on leur a donné. Aux ingrats pareillemēt la memoire se represente avec le don quand il comparoist deuant leurs yeux, & ne permet pas qu'on le mette en oubly, mais met en auant son auteur, & le fourre en l'esprit. Et pour ceste raison encores cherchons tant plus les choses durables: d'autant que iamais nous ne les deuons ramenteuoir, que le present de foy recueille la memoire qui s'esuauiuit. De moy, ie donneray plus volontiers de l'argent en œuvre que monnoyé, & plus volontiers quel-

que statuë qu'un habillement, ou bien ce qui ne pourroit estre porté longuement sans se gaster. C'est à l'endroit de fort peu, que le gré que l'on sçait, demeure. Il s'en trouue bien dauantage, en l'esprit desquels ce que l'on leur a donné ne reside pas plus long temps qu'en dure l'usage. Si doncques, faire se peut, ie ne veux point que mon present soit consommé, qu'il soit en estre, soit collé avec mon amy: & soit viuant avec luy. Et ne pense pas qu'il y ait homme si hebeté, qu'il le faille aduertir de n'envoyer pas apres que les ieux sont passez, des gladiateurs & des bestes sauvages à quelqu'un, ou des accoustremens d'esté quand il fait froid, ou de ceux d'hyuer quand il fait chaud. Qu'il y ait en matiere de present du sens commun, qui obserue le temps, le lieu & les personnes: d'autant que selon les saisons, certaines choses peuuent estre agreables & desagreables. Combien cela est-il trop mieux receu donnant à quelqu'un ce qui luy manque, que ce dont il a grande abondance? Ce qu'il

y a long temps qu'il cherche, & ne le peut aucunement recouurer, que cè, quelque part qu'il aille, ses yeux ne pourront euter? Que nos presens ne soient pas de si grand prix, que bien rares & fort exquis, lesquels mesmes l'endroit d'un homme de grands biens se facent bien faire place. Ne plus ne moins que les pommes communes, qui dans peu de jours viendront à mespris, ne laissent pas de donner contentement, si l'on en recouure de bonne-heure. Les autres choses pareillement ne seront pas sans honneur, donc personne quelconque ne leur en a encores presenté, ou nous, à qui que ce soit.

Uomme Alexandre de Macedoine, victorieux de l'Orient n'estimast rien en ce monde digne de sa grandeur, les Corinthiens par leurs ambassadeurs s'enuoyassent conioüir avec luy, & luy presentassent droit de bourgeoisie en leur ville, il se fust pris à se mocquer de ceste espece d'honneste té: l'un des Ambassadeurs. Jamais (dit-il) ne nous ad-

uint d'admettre homme quelconque en nostre bourgeoisie que toy & Hercule. Il receut lors de bien bon cœur l'honneur que l'on luy venoit offrir. Et ayant à ces Ambassadeurs fait toutes les bonnes cheres & courtoisies qu'il luy fut possible, ne s'arresta pas tant à ceux qui luy faisoient offre de leur ville, comme à celuy à qui autresfois ils l'auoient donnee. Et cét homme cupide de gloire, ignorant de sa propriété & moderation, voulant suivre les traces de Hercules & Liber, & ne pouuant seulement s'arrester où les autres estoient demeurez sous le faix, print garde seulement au compagnon d'honneur qui luy fut donné : comme si le Ciel qu'il auoit apprehendé d'vne vaine esperance, eust esté en sa disposition : d'autant qu'ils se voyoit apparié à Hereules. Car qu'est-ce que ce ieune homme hors du sens auoit approchant de luy, qui pour toute perfection n'auoit qu'vne heureuse temerité ? Hercules n'a rien vaincu pour soy, il a trauersé le rond de la terre, non pas le conuoitant, mais le repurgeant. Que pouuoit conquister

L'ennemy des meschans, & protecteur des gens de bien, & le pacificateur de la mer & de la terre? Mais quant à cestuy, qui dès ses premiers ans estoit brigand, destructeur des nations, la ruine tant de ses amis que de ses ennemis: qui se persuadoit que d'estre la frayeur des mortels estoit le souuerain bien: il auoit mis en oubli que non, seulement les plus cruels, mais aussi les plus couïards animaux, sont redoutez à cause de leur dangereux & pernicieux venin.

QU'EUENONS maintenant à nostre propos. Le bien-fait qui se communique à tous indifferement, ne donne contentement à aucun. Personne ne s'estime auoir esté festoyé d'un tauerrier, ou d'un hosteelier, ni traité par celuy qui fait vn banquet au public, lors que l'on peut dire. Car qu'est-ce qu'il a fait pour moy? A scauoir la mesme chose qu'à cét autre-là, & lequel il ne cognoit presque point, & à cestuy-cy, qui fest de bouffon, & est d'infame condition. C'est penseriez vous pour cela que ce soit,

qu'il m'estime davantage? il en a seulement voulu passer son envie. Or ce que vous voudrez qui soit bien agreable, faites aussi qu'il soit rare. Qui est-ce qui trouueroit bon que les choses vulgaires luy tinssent quelque lieu? Nul ne prenne toutesfois cecy, comme si ie voulois contraindre la liberalité, & luy tenir la bride plus courte. Car qu'elle aye son estenduë telle que bon luy semblera: mais quand à elle, qu'elle ne se fouruoye point. Lon peut bien tellement s'eflargir, de façon que chacun, voire ayant receu quelque chose avec plusieurs autres, ne s'estime pas pourtant du rang du commun. Qui n'y ait celuy qui n'ait quelque signal particulier par lequel il puisse pretendre qu'il a esté approché de plus pres que vn autre: qu'il puisse dire, ie n'ay pas eu autre chose qu'vn tel, mais ce a esté de son propre mouuement: ce n'est qu'vne mesme chose que cestuy-là a eue, mais de moy ie l'ay eue tout promptement: & l'autre l'auoit meritee long temps auparauant. Il s'en trouue bien qui obtiennent choses semblables, mais ce

n'est pas avec tel langage, ni avec si bon visage de celuy qui donne. Un autre l'aura obtenu apres l'auoir demandé: & moy i'en ay esté recherché. Quelque autre aura receu ce qui luy sera aisé de rendre, & d'autant que sa vieillesse & faute d'enfans en faisoit esperer dauantage de luy: quant à moy il m'a donné beaucoup plus, combien qu'il ne m'ait donné que le mesme, à cause qu'il me l'a baillé sans esperance d'en rien retirer. Et tout ainsi qu'une galante courtesane se departit tellement entre plusieurs, de façon qu'il n'y ait eeluy qui ne remporte quelque faueur & tesmoignage particulier de sa bonne grace. Pareillement aussi celuy qui veut rendre ses biens-faits agreables, qu'il trouue le moyen par lequel plusieurs luy soient obligez: & toutesfois que chacun ait ie ne sçay quoy, qui le face penser qu'il ait esté preferé aux autres. De ma part ie ne mettray iamais empeschement aux biens-faits. Tant plus il y en aura, & plus seront grands, tant plus apporteront-ils de louange. Que la discretion toutesfois y soit. Car ceux-là ne peu-
uent

tient pas toucher au cœur à qui que ce soit, qui sont fortuitement & temerairement donnez. Et pource si quelqu'un a opinion, que quand nous donnions ces preceptes, que nous voulons reduire au petit pied la bien-vueillance, & que nous ne luy faisons pas assez grande ouverture, il comprend certes bien mal nos instructions. Car quelle vertu y a-il que nous reuerions davantage, & à laquelle nous donnions de plus grands esguillons? A qui au reste ceste remonstration est-elle plus propre qu'à nous, qui establissons les ordonnances de la société du genre humain?

15

Mais quoy? veu qu'il n'y a aucun honneste effet de courage, encore qu'il soit procédé d'une droite, & sincere volonté, si ce n'est celuy que la moderation des vertus nous produit, ie ne veux nullement que la liberalité soit prodigue. Et c'est aussi alors qu'il y a du plaisir d'auoir receu vn bien-fait, voite & les mains estendues, quand la

P

raison le conduit à ceux qui le méritent : & non pas cestuy-là que le premier hazard & vne boutée desnuee de conseil enuoye, mais ce que vous estes bien aise de monstrier, & l'attribuer à vous-mesmes. Appelez-vous cela des biens-faits dont vous auez honte d'en aduouër l'autheur ? Mais combien ceux-là sont-ils plus agréables, & de combien plus avant descendent-ils en la partie interieure de l'ame pour iamais n'en partir, quand ils nous plaisent, eu esgard plustost par qui, que ce que nous auons receu. Crispe Bassiene auoit accoustumé de dire, qu'il estimoit trop plus le iugement de quelques-vns que non pas le present : & que de quelques autres il en aimoit mieux le don, que non pas l'opinion : & en donnoit puis apres les exemples. Le fay plus de cas, disoit-il, de la bonne opinion d'Auguste, & i' aime beaucoup mieux le bien-fait de Claude. Pour mon regard, au reste, ie ne pense pas que le bien-fait d'aucun soit à desirer, duquel le iugement seroit à mespriser. Mais quoy ne falloit il point accepter ce que Claude don-

noit ? Il le falloit , mais comme de la Fortune , dont vous pouviez penser, qu'en moins de rien elle pouvoit devenir contraire. Quoy donc ? nous faisons distinction de ces choses-cy qui sont embrouillées entre-elles ? Cela ne se peut dire bien-fait , auquel la meilleure partie défaut , c'est qu'il ait esté donné avec iugement. Autrement vne grande somme d'argent qui sera donnée sans discretion , & sans affection bien reiglee , ne se peut pas dite plustost vn bien-fait , qu'un tresor trouvé dans terre. Il y a prou de choses au reste, qui se peuvent bien prendre, sans s'en tenir obligé.

F I N.

P 2